

27 janvier 2018

Forêt, arts et culture : fin d'un cycle du GHFF

Conclusion : de l'épreuve des sens aux critiques et utopies forestière

La journée d'études du 27 janvier 2018 a conclu un cycle de trois années dédiées à l'exploration des liens entre la forêt, le monde des arts et la culture. Quand le GHFF s'est lancé dans cette aventure, le pari n'était pas gagné d'avance. La question des sens et du sensible peut sembler futile, loin des préoccupations sérieuses des gestionnaires. Certains pensent encore aujourd'hui qu'un arbre n'est que bois, matière première commercialisable dont la valeur fluctue au seul gré des marchés. Nous avons rencontré du scepticisme, fait face à des réticences, mais nous avons cru bon de persister. Les engagements de nos contemporains en faveur de la nature, voire des arbres, laissent en effet entrevoir que l'on peut accorder une valeur autre que marchande à des lieux, y compris forestiers.

C'est donc au fond pour explorer les conditions de cette mise en valeur forestière, affective et sensible, que ce cycle s'est construit. Après avoir envisagé la mise à « l'épreuve des sens » par la forêt, puis la manière dont « l'esprit du lieu » se traduit concernant des espaces forestiers, le GHFF a consacré cette troisième et dernière journée aux « critiques et utopies » cachées derrière la présence d'une forêt dans des œuvres, qu'elles soient littéraires, musicales, cinématographiques ou plastiques. Il importait en effet de revenir à une vision systémique, importante pour dépasser les enjeux psycho-affectifs et questionner directement les effets socio-culturels de l'immersion forestière. L'enjeu n'est pas anodin puisque cette journée a permis de mettre en évidence que les changements de regard portés sur les forêts infléchissent aussi notre présence au monde et œuvrent discrètement à sa transformation. À l'heure du bilan, le GHFF peut donc affirmer l'importance de regarder ce qui se cache derrière la mise en culture de la forêt, au sens large (à la fois Culture avec un grand C et culture au sens d'élevage).

L'enjeu de cette présence forestière a été le fil rouge de cette troisième journée. Elle a permis d'envisager la forêt en tant que dispositif formel, façonné par les sociétés qui en disposent. Les forêts des œuvres culturelles sont apparues au cours de la journée comme le révélateur des manières de penser le monde et une mise en ordre des sociétés telles qu'on les voit ou aimerait qu'elles soient, autrement dit sous l'angle de la critique ou de l'utopie. Diana Vinales a ainsi proposé de procéder à rebours : partir de la nation d'hétérotopie développée par Foucault pour découvrir la forêt en tant qu'espace de paix. La forêt comme lieu de ressource du politique été au cœur de la réflexion d'Étienne Bourel qui nous a montré que prendre la forêt pour penser la société n'est pas une spécificité occidentale. Ainsi en va-t-il du défrichement, métaphore de la civilisation comme processus de développement d'une humanité glorieuse dans les récits d'origine de la Bohême présentés par Matous Turek. Encore plus près de nous, c'est en Sologne que Maurice Genevoix a puisé les fondements d'une société primordiale et authentique, comme nous l'a montré Élias Burgel. Mais faute de trouver des modèles appropriés dans le monde qui les entoure, d'autres, comme James Cameron, ont recours à la science-fiction pour penser une harmonie en forêt, comme l'a présenté François Lormant. Catherine Szanto a rapporté une expérience

originale dans la mesure où elle assume l'idée que la forêt puisse justement être laboratoire de cette expérience humaine de la production d'utopies. Enfin, Sylvie Dallet a permis de voir qu'au-delà du lien établi entre le sauvage et le primitif comme modèle d'un équilibre originel perdu, la question politique se déploie également à travers le mode de gouvernance sociétal dans la quête libertaire de certains écrivains.

Une des premières leçons de ces journées Forêt, arts et culture du GHFF est peut-être d'inviter à rompre avec l'idée qu'il y aurait d'un côté une fonction dite « sociale » de la forêt, pensée en antinomie d'une fonction dite « économique », de l'autre. En tant que totalité culturelle, hétérotopie, l'expérience forestière invite en effet à élargir le registre de la valeur en acceptant d'écouter ce que les forêts traduisent d'une société dont les forestiers sont eux-mêmes partie prenante.

De nombreuses questions restent toutefois en suspens au terme de ce cycle et Véronique Dassié et Yves Poss qui l'ont porté appellent à considérer désormais le chemin qui reste à poursuivre : peut-être en recherchant, sous les choix sylvicoles ou d'aménagement, les motivations humaines : quels mythes, quels symboles, quelles visions de l'homme orientent, sous-tendent, expliquent les multiples pratiques de gestion forestière, aujourd'hui et hier, ici et ailleurs ? Pourrions-nous évoquer à ce propos « les arts de la forêt » ?